

Vous êtes au théâtre
de Tony Sossi

" Vous êtes au théâtre ".

" Claque !... Claque !... Claque ! ". Trois fois...

- Enlève ton coude de sur la table ! Et tiens-toi bien !

Mais le coude centenaire, droit comme un arbre, donnait naissance à une main. Cette main, dans l'écartement de ses doigts, logeait les feuilles vertes aux yeux de têtes de verres. Des têtes regardant sur un coude morne et reposant. Têtes, lourdes têtes d'un enfant dérivant dans l'espace de ses songes devinants. Plus simplement : l'univers d'un rêveur attablé. Et la moindre obéissance, simple mouvement brusque de la part du support, aurait pu faire basculer, puis écrouler, les images et visages, les personnages et paysages, tout cela de sur la table. Alors, au beau milieu du restaurant, une pluie de larmes tomba sur le visage de l'enfant. J'étais l'un des treize convives autour de la «cène», aux premières loges de ce spectacle affligeant, attendant patiemment le moment de ma réplique. Il y avait le père, aux mains bourruées et puissantes actrices de la première répartie. Il était d'ailleurs revenu à sa place, incliné au-dessus de sa chaise, penché sur l'extrémité de la table, invitant les convives masculins à tendre leurs verres à la rencontre de la bouteille de vin. J'étais l'un des leurs, mais je m'interdisais encore pour l'heure toute consommation d'alcool. Il y avait aussi la mère à l'autre bout du plateau, silencieuse, passive et fragile. Il y avait tante "Ismérie", matrice éteinte de la cousine Camille, elle-même fille de l'oncle George. Il y avait grand-père Jean, auteur du père, époux de feu grand-mère Armande. Armande était douce et gentille avec les petits enfants. Pourtant, un jour, sans prévenir, elle eut la mauvaise idée de mourir. Désormais, à écouter grand-père, elle habitait au ciel. Mais personne ne croyait mot sur ses délires séniles. Chacun sur ce sujet avait sa propre idée. Camille, elle, pensait que le vieux l'avait tuée, l'avait découpée puis en avait fait du pâté et nous l'avait fait avaler un dimanche de juillet. La cousine avait beaucoup d'imagination. Et puis, il y avait moi et les invités figurants, face aux joues rougies de l'enfance. J'étais placé à côté de la mère, juste à droite de l'oncle George. Et j'attendais impatiemment la suite des événements ne trouvant maintenant plus de goût à cette situation sans saveur. Je me demandais, d'ailleurs, pourquoi j'avais accepté cette invitation. Peut-être pour le gamin, car j'étais son parrain, sorte d'ange gardien.. Ou, plus honnêtement, pour tante Ismérie, car elle avait été belle. J'emploie ici pour vous le plus-que-parfait car s'il y avait une conjugaison, au-delà du verbe pouvant la définir, c'était bien celle-ci. Aujourd'hui, elle était aigrie par la tristesse déteinte de son mari, n'ayant jamais compris qu'elle était à l'origine de cette pâle monotonie. Et je n'avais pas le temps d'ici pour le lui expliquer. Pourtant, j'aurais aimé, plus que mon pied sous la table caressant le haut de son genou, lui dire la vérité. Mais, entre l'entrée et le dessert, le temps m'était compté. Alors, juste, je la regardais pour lui dire simplement : je te vois. Et j'aimais, je vous l'avoue, plus que tout, le rouge de ses joues face à la face de son époux. Pendant ce temps, le gamin mal appris s'exécuta, pressé d'en finir. Tant pis ! Le galopin, dans un reniflement tonitruant, rassembla ses sanglots en un océan tumultueux présageant la tempête à venir. Puis, le coude se fléchit, s'inclina, s'affaissa... Et avec les doigts devenus libres, de sa main la moins agile, il marchât sur les champs fraîchement retournés d'une idée toute trouvée. Entre sillons et tranchées, crottant sa dégainé du vert de l'illusion, il dérivât dans l'infecte de sa purée de pois. Et puis, le touché plein de ça, sur un coin de nappe, de rage, il écrivit cela : "Occupes-toi de ton cul !"

Je prenais le premier connaissance de l'inscription retournée face à moi, présageant le pire pour le pauvre petit. Alors, dans une ultime inspiration, tel Napoléon, j'appréciais le calme d'avant la bataille. Je regardais, sur le dos de ma cuillère argentée, la tête difforme du père. Monstrueuse et grossière, elle semblait, au bout de son corps minuscule, prendre forme et laissait maintenant transparaître ce qu'il était réellement intérieurement. Puis avec le revers du couvert, sur mon verre cristallin, je fis retentir une voix aiguë invitant toute l'assistance au silence. Ce qu'ils firent sans réflexion et dans une grande obéissance. Les ultimes notes criardes d'un téléphone portable dans le loin claironnèrent impudiquement le temps du rassemblement et réveillèrent grand-père Jean dont le front baignait dans sa soupe. D'un revers de main, Jean écarta le restant de sa mèche, rideau verdoyant et dégoulinant, ouvrant les yeux sur le burlesque d'une telle mise en scène. Et

Vous êtes au théâtre
de Tony Sossi

d'une voix haute et forte, m'adressant au père, je répétais le texte face à moi... Puis, tout s'accéléra... Les couverts de la mère attentive, dans un éclat de bruit, rejoignirent son assiette, tâchant au passage d'un peu plus de vert le tablier blanc du garçon débarrassant. Et les mains de la femme, insignifiant rempart contre les coups arrivant, en un instant, partirent à la rencontre du cuir endurci de son rejeton. La chaise du tyran sous son redressement valdingua en quelques endroits. (*J'aurai pu encore une fois attendre*) Puis il retira, d'un geste sûr, sa ceinture, (*oui c'est cela, attendre*) donnant un peu plus d'espace à sa panse dépassant, (*observer comme à l'accoutumé la suite présagée.*) et fit avec, le tour de sa paume, (*mais j'étais fatigué de mon rôle*) pour l'avoir bien en main. (*sourd et muet depuis l'éternité*) Puis, il leva l'ensemble sur le garnement attablé... (*mais, pourquoi toujours attendre ?*)

Alors, d'un bond, d'un geste, d'un revers de gifle, je sautais sur ma chaise, enjambais l'échelle quadrillée sur la nappe, grimpais sur la table et tendis la main au vaurien. Puis, tous deux, dans notre fuite, nous mirent les pieds dans le plat, éclaboussant au passage la moustache poivre et sel de grand-père Jean et la chemise endimanchée de l'oncle George. Tous, à l'exception de la cousine Camille (hilare) se levèrent et essayèrent de nous rattraper. Mais pas un ni parvint. Puis, entre le pain et le vin, traversant l'odeur infecte du fromage, nous tentâmes de rejoindre la paix présumée. Mais le père, robuste et têtu comme un âne, sur nos traces déjà calquait notre démarche originale. L'enfant, rapide et malin comme un singe, m'entraîna vers la coupe de fruits, un lieu qui, à l'écouter, était sans danger. C'est vrai que son vieux, sur quelques pépins, dérapa entraînant dans sa chute l'extravagance de cette situation. Nous, à l'abri d'une banane, calés sur le velours d'une pêche, nous prîmes un instant de repos croyant avoir pour toujours semés le bourreau. Mais, il n'en était rien ! Aidé de l'oncle imbécile et du grand-père assassin, notre assaillant encerclait le dessert, une magnifique tarte aux fraises, et le temps pour nous, gourmands de la vie, était évidemment venu de nous rendre. Mais l'absurde avait un prix que je voulais ici monnayer en échange de la liberté du mutin. Agitant d'une main mon mouchoir et saisissant de l'autre un fruit tout noir, je fis voir la blancheur de mon savoir et la grenade mûre à souhait... Et, je demandais un instant de calme pour parlementer avec l'enfant turbulent. Par dépit, il me le fut accordé, envisageant si « non » qu'avec moi il n'y aurait pas de répit. J'expliquais, au delà des mots, sans être trop compliqué, à l'enfance martyrisée que plus tard, jeunesse passée, il trouverait un peu d'amour et beaucoup d'humour à cette situation pour le moins pitoyable. Et qu'il ne fallait pas trop en vouloir aux adultes de ne pas toujours savoir s'exprimer correctement. Ils traînaient dans leur maladresse, sans conscience, une sorte de finesse oubliée qu'il lui faudrait à jamais retrouver. Je lui serrais la main en signe de reconnaissance. Lui, comme un petit homme, me fit une franche accolade. Il me remercia du conseil donné et moi du voyage achevé. Puis, avant de remettre les pieds sur terre et de livrer la victime au bourreau, je lui fis la promesse : « au bout du long périple qu'est le préambule de la vie, je t'attendrai. Prend maintenant, sans trop d'impatience, le temps d'amasser tous les beaux fruits de l'enfance... ». Dans ma descente, quittant le paradis terrestre, sorte de chute à toute petite nouvelle, ne délaissant pas des yeux le père, j'inscrivis au bout de la phrase verte sur la nappe, pour être poli et sincère, ceci : "S'il te plaît papa ».

Et je fis voir à l'homme, de l'enfant, le regard dur et futur. Ce qui eu pour effet de lui faire remettre sa ceinture au bon endroit... L'assistance me regarda étrangement et avec insistance, respectant un laps de silence. J'avais troublé un spectacle ordinairement plus courant. Puis dans un battement d'ailes, je disparus dans les yeux d'Ismérie, sous un bavardage de caquètements, entraînant dans ma partance, le rouge tomate de ses joues.